

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

ARSÈNE DUMONT

Essai sur la natalité au Massachusetts

Journal de la société statistique de Paris, tome 39 (1898), p. 64-69

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1898__39__64_0

© Société de statistique de Paris, 1898, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV.

ESSAI SUR LA NATALITÉ AU MASSACHUSETTS. (*Fin* [1].)

Les plus riches d'entre elles et les plus indépendantes de fait, dit M^{me} Bentzon, éprises de sport, d'équitation et d'athlétisme, conduisent à quatre chevaux, ont un yacht, vont voir le torse nu d'un gymnaste qui leur fait une conférence sur sa musculature; elles ont sa photographie dans leur cabinet; c'est « une chose grecque ». Ce n'est que le très petit nombre; mais elles font la mode. De proche en proche, toutes imitent le genre régnant, tendent à faire plus qu'elles ne peuvent, aspirant à des professions et des exercices virils, au-dessus de leurs forces, à des dépenses au-dessus de leurs ressources.

Il en est ainsi dans toutes les classes sociales, sauf une certaine catégorie de prolétaires et de familles récemment immigrées, qui n'ont point encore été entraînées dans le tourbillon de la vie américaine.

D'après les nombreux auteurs qui ont décrit la vie privée du peuple aux États-Unis, la femme de l'ouvrier dépense beaucoup plus qu'en Angleterre, et surtout qu'en France et en Allemagne, en nourriture, en toilette, en logement, en objets de petit luxe. Et si les objets de première nécessité, pain, viande et chaussures communes sont à bas prix, tout ce qui est au-dessus est extrêmement cher. Elles passent pour mauvaises ménagères, l'épargne, l'économie chez nous si prisées, sont regardées ouvertement avec dédain, comme serait en France l'avarice dans une famille opulente. Les distractions, les voyages d'agrément coûtent très cher, mais bien que n'étant nullement indispensables, ils sont exigés par l'opinion. Malgré les institutions démocratiques, on aime à étaler le luxe et la dépense, ce qui prouve une fois de plus que l'Amérique est bien moins une démocratie véritable qu'une ploutocratie. L'ouvrier veut vivre bourgeoisement, le bourgeois veut vivre comme un millionnaire, et cela est assez naturel, puisque, de par la loi, le millionnaire et lui sont égaux.

« Un Anglais, qui a étudié à fond la vie des Américains, M. Bryce, disait avoir été surpris, d'abord, de n'apercevoir dans les trains du Far West que des femmes paraissant appartenir à ce qu'on appelle, en Europe, la classe moyenne, et il ajoutait : une observation plus attentive m'a montré que c'étaient les femmes, filles et sœurs des ouvriers (2). »

Dans l'État du Maine, à une fête qui attirait une foule extrêmement nombreuse, M^{me} Bentzon ne vit ni ouvrières, ni paysannes. Toutes portaient des robes bien taillées, dont beaucoup en soie, quelques-unes avaient des fourrures. La plupart de ces dames, égales en instruction aux bourgeoises, égales, ou peu s'en faut, en toilette, étaient des femmes de scieurs de long.

On comprend qu'un tel effort, pour s'élever personnellement en bien-être, en luxe, en instruction, fasse négliger la vie de famille et désirer de n'avoir que peu d'enfants. La femme a pris en horreur le ménage, la cuisine et la maternité. Elle veut être une fleur double, un être complet existant pour soi seul.

(1) Voir *Journal de la Société de statistique de Paris*, 1897, numéro d'octobre, p. 332, et numéro de novembre, p. 385.

(2) Levasseur, *Le salaire aux États-Unis*, 1894.

Un tel ensemble d'appréciations est, et a toujours été, le lot des classes élevées dans tous les pays ; mais il devient dangereux pour la reproduction de l'espèce, quand il se généralise. Or, au Massachusetts, on peut le regarder comme universel dans la catégorie des *American born*.

L'Américain délaisse les travaux inférieurs, domesticité, terrassement, défrichement, travail des usines, filatures et tissages, ou il n'y veut paraître que pour des besognes qui demandent quelques connaissances techniques, de l'intelligence et du goût.

L'Américaine a plus de répugnance encore pour les fonctions inférieures de la société. L'instruction qu'elle a reçue lui a communiqué des aspirations élevées. Si elle est sans fortune, elle sera institutrice, demoiselle de magasin, journaliste ; mais cuisinière, femme de chambre ou trayeuse, jamais. Les vilenies du ménage lui inspirent du dégoût ; elle voudrait que, même à la campagne, tout se fit à la mécanique.

Les fonctions sociales les plus humbles sont remplies par les immigrés des deux sexes, Canadiens, Italiens, Irlandais, Allemands, Suisses, nègres ou Chinois, qui vivent satisfaits d'un sort inférieur.

L'élément américain nous apparaît donc, d'après tous les témoignages en si grand nombre que nous possédons, comme socialement superposé ; il forme, par rapport à la masse, une élite, une aristocratie, et, comme toutes les aristocraties, il est menacé d'épuisement par insuffisance de reproduction. Il oublie que l'individu, incapable de se suffire à lui-même, n'est qu'une maille du tissu social. Pour vivre, il doit donner beaucoup et recevoir autant qu'il donne. Pour la cellule sociale, comme pour la cellule physiologique, la vie est d'autant plus intense que les échanges sont plus rapides, l'isolement aboutit toujours à la mort. Les deux sexes sont destinés à se compléter l'un l'autre ; la nature veut que les deux moitiés de l'androgynie tendent toujours à se rejoindre et que leur union soit d'autant plus intime et plus féconde que chacune d'elles est mieux développée dans le sens qui lui est spécial.

L'individu, homme ou femme, n'est pas complet, il n'a pas son but en lui-même, mais en ce qui vaut mieux que lui, famille, patrie, humanité ; car il est un animal sociable. Un corps beau, sain et vigoureux, formé par l'hygiène et la gymnastique, un caractère plein d'énergie, un goût exquis pour les choses de l'art et de la poésie, l'éloquence et la noblesse des manières unies chez un même sujet à la plus haute puissance d'abstraire et de généraliser, n'en font encore qu'un être très imparfait au point de vue social, s'il méconnaît la solidarité dans le temps et dans l'espace avec ses contemporains d'une part, avec les générations à venir de l'autre.

Pour les peintres et les sculpteurs, il est convenu que les génies et les anges, réunissant la beauté du jeune homme et de la jeune fille, n'ont point de sexe. Mais cette conception transportée en sociologie serait fatale à l'espèce.

L'hellénisme ne fait que des individus ; comme l'ascétisme, son antithèse, il est inhabile à perpétuer une race, et la Grèce a péri par oliganthropie.

À l'idéal chrétien de renoncement, à l'idéal patriarcal des Pèlerins, tout imprégnés d'esprit biblique, la démocratie américaine préfère aujourd'hui l'idéal grec de libre développement. Son état démographique montre déjà qu'à ce choix elle compromet son avenir. Les fleurs doubles sont ordinairement stériles, qu'il s'agisse d'anachorètes ou d'athlètes.

Quant à présent, l'imitation de Jésus-Christ a peu d'influence; l'imitation d'Abraham, le patriarche polygame à qui fut promise, comme bien suprême, une postérité plus nombreuse que les sables de la mer, ne séduit plus que quelques Mormons; ce qui paraît mériter imitation, c'est l'homme qui, par un moyen quelconque, guerre, politique, commerce ou industrie, parvient à étendre sa domination sur le nombre le plus grand de ses semblables.

Les Américains ont, dit-on, une curiosité et une admiration sans bornes pour Napoléon. Tout ce qui a trait à sa personne, à sa vie, à ses victoires et à ses défaites les passionne et leur tourne la tête. Ils ont soif de détails, d'anecdotes, de livres, de gravures et de photographies le concernant.

De la part de démocrates et de libéraux, ce goût si prononcé pour l'homme qui a le plus méprisé la liberté humaine et versé le sang comme l'eau pour le seul profit de sa gloire personnelle peut, à première vue, sembler illogique.

La démocratie vraie, pour nous, repose sur la solidarité des citoyens étroitement unis entre eux et s'entr'aidant pour se faire parvenir, tous ensemble, à un degré de plus en plus élevé de valeur et de bonheur. Mais, cette conception, encore rare chez nous, ne l'est pas moins en Amérique.

Pour la presque totalité des hommes, la démocratie n'est rien, au fond, que l'universalisation des états d'âme de l'aristocratie. Chaque individu ne doit rien qu'à lui, ne se soucie des autres que pour les dépasser. Il a non seulement le droit, dans sa pensée intime, mais une sorte de devoir imposé par l'opinion du milieu où il vit, de se servir de ses semblables pour le triomphe de son ambition. S'il réussit, il est assuré des applaudissements de la foule, de l'admiration du public, qui voudrait avoir fait comme lui.

Il est naturel que des hommes et des femmes, dans une telle disposition d'esprit, restent béants d'envie devant le héros qui porta au plus haut point le génie d'exploiter ses semblables à son profit.

Toutefois, il n'est séduisant que pour l'imagination, nul ne peut songer à l'imiter dans la vie réelle. Le patron dont la vie, les vertus et la carrière sont offerts le plus couramment à l'imitation des jeunes gens et des hommes de toute condition, c'est Abraham Lincoln. Celui-ci, par l'humilité de son origine, sa pauvreté, son absence d'instruction et d'éducation primitives, peut être proposé comme modèle aux enfants du peuple.

Aussi sa vie est-elle étudiée, racontée jusque dans les détails les plus insignifiants pour nous. La grossière maison de planches du Kentucky, où son père et sa mère se sont mariés, la maison aussi rustique que le dernier *penly* de Basse-Bretagne, où il naquit, le paysage qui l'entoure, la carte du pays environnant, la maison où il fit des journées en qualité de charpentier, un vieux bûcheron qui l'a connu dans son enfance, un buffet fait par lui sont autant de motifs de description et d'illustration. Les portraits du manouvrier rude et maigre, sa vie de batelier, ses efforts pour s'instruire à trente ans, à la lueur du foyer, avec de pauvres livres d'emprunt, sa résolution d'imiter Washington, son élection à la présidence de la République, enfin son assassinat et l'énorme in-quarto rempli des compliments de condoléance venus de tous les points de l'Europe et de l'Amérique, tous ces faits d'une vie pure et glorieuse, donnés en exemple à la nation, indiquent la direction qui plaît aux imaginations et l'accroissent.

La biographie de Franklin eut jadis une action analogue, quoique dans un sens

différent. Aujourd'hui celle de Lincoln, plus voisine en date, enseigne comment, dans la sphère du pouvoir politique, un individu peut gravir du degré le plus inférieur de l'échelle sociale jusqu'au plus élevé. Celle de Jay Gould ou de tout autre milliardaire est une démonstration de la même possibilité dans la sphère du pouvoir social qui est la richesse. Elles donnent à la nation des leçons éloquentes et comprises de tous. Nulle part la capillarité sociale n'a plus de puissance qu'en Amérique pour entraîner la molécule humaine et nulle part elle ne peut monter de si bas si haut en un temps si court.

Dès l'instant que le citoyen d'une démocratie adopte cette conception de son rôle social, il se considère, ainsi que l'aristocrate l'a toujours fait, comme un tout complet par lui-même, ayant sa fin en soi, ne devant rien qu'à soi ; à ses yeux, il est un absolu. Son développement personnel sera bien ou mal compris, il se fera en valeur ou en jouissance. Les buts les plus divers pourront être poursuivis, ce sera la fortune conquise par un labeur acharné ou la paresse dans une médiocre aisance, les succès de la politique ou les triomphes du luxe et de la vanité, ces différences sont secondaires. Une seule chose est essentielle, c'est son individualisme à outrance.

Le lien entre l'individualisme et la démocratie avait déjà frappé de Tocqueville. « L'individualisme est d'origine démocratique, dit-il (1), et se développe à mesure que les conditions s'égalisent.

« Le nombre augmente de ceux qui ont acquis assez de lumières et de biens pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Ils ne doivent rien à personne ; ils n'attendent pour ainsi dire rien de personne ; ils s'habituent à se considérer toujours isolément et ils se figurent volontiers que leur destinée tout entière est entre leurs mains.

« Ainsi, non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains ; elle le ramène sans cesse vers lui seul...

« L'égoïsme est un vice aussi ancien que le monde. Il n'appartient guère plus à une forme de société qu'à une autre. »

Une démocratie égalitaire, réalisant quelque forme du socialisme, n'aurait point pour conséquence cet individualisme à outrance. Mais la démocratie ploutocratique, dans laquelle tous les citoyens sont égaux en droit et ne le sont jamais en fait l'engendre fatalement, et à sa suite, un abaissement considérable de la natalité. L'effort de la race vers son développement en nombre est en raison inverse de l'effort de l'individu vers son développement personnel.

Du moment que la cause de l'oliganthropie est ramenée, par l'analyse, à une dénomination aussi abstraite, elle explique aussi bien ce qui se passe dans notre département du Gers que dans le comté de Barnstable (Massachusetts), dans l'aristocratie anglaise que dans le Sénat romain, chez les Spartiates que chez les Athéniens et les autres républiques grecques. Les différences qui paraissaient profondes deviennent relativement superficielles. Nous avons opéré comme les généraux qui, s'enfonçant hardiment en pays ennemi, prennent à revers les fortifications et font tomber les plus imprenables sans coup férir.

Une foule d'hypothèses alléguées pour expliquer l'abaissement de la natalité française s'excluent d'elles-mêmes.

(1) *De la démocratie en Amérique*, III, p. 163.

Comparons deux collectivités chez lesquelles la fécondité des mariages soit extrêmement faible, d'une part, les « American born », tant urbains que ruraux, du Massachusetts ; de l'autre, les petits bourgeois français, tant urbains que ruraux, du Lot-et-Garonne.

Sous le rapport de la race, les premiers sont dolichocéphales, selon toute vraisemblance, comme leurs ancêtres anglo-saxons ; les seconds sont, et cela est une certitude, très brachycéphales. Au point de vue de la langue, les uns parlent l'anglais, les autres le français, de sorte qu'ils lisent des productions littéraires fort différentes.

Au point de vue de la religion, les uns sont protestants, les autres sont catholiques.

Sans examiner en détail les lois civiles, il faut cependant noter que les uns ont la liberté de tester et la recherche de la paternité, les autres non.

Au point de vue administratif, les uns jouissent d'une large autonomie locale, les autres souffrent d'une administration très centralisée.

Les uns ont été façonnés par des siècles de république égalitaire et puritaine, les autres par des siècles de sujétion monarchique et aristocratique.

Les uns reçoivent une éducation virile qui en fait des hommes d'initiative, les autres, une éducation craintive qui les fait casaniers.

Les uns ont des débouchés illimités dans le commerce, l'industrie, l'agriculture extensive, l'exploitation d'un continent, les autres trouvent toutes les carrières encombrées et visent, tout au plus, à quelque emploi modeste dans quelque administration.

Les uns ont reçu une instruction pratique, positive et scientifique, les autres une instruction principalement grammaticale, littéraire.

Sans poursuivre davantage ce parallèle, on voit, qu'entre ces deux populations, tout est non seulement différent, mais diamétralement opposé, et, cependant, toutes deux présentent en commun l'abaissement excessif de leur natalité, parce que toutes deux ont en commun l'idéalisme individuel.

Ce n'est pas que la langue et la littérature, la religion, les lois politiques et civiles, le passé historique, le luxe ou la médiocrité, la présence ou l'absence de débouchés, le caractère de l'instruction et de l'éducation, l'énergie ou la paresse qui en résultent, soient sans effet sur la natalité ; mais elles n'agissent qu'en réprimant ou développant l'idéalisme individuel.

Le protestantisme, qui voit favorablement le mariage et donne tant d'importance à la morale, se montre cependant au Massachusetts, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, tout à fait inhabile à empêcher l'infécondité des mariages.

La surabondance des débouchés doit aussi être, *a priori*, regardée comme très favorable à la natalité. Certains auteurs en ont été si persuadés qu'ils ont considéré l'acquisition de colonies par la France comme une panacée contre l'abaissement de sa natalité. Cependant les magnifiques débouchés qui existent en Amérique appellent des immigrants d'Europe ; ils n'ont pas la vertu d'évoquer du néant à l'existence des fils d'Américains.

De cette étude se dégagent deux conclusions d'importance capitale.

En ce qui concerne l'avenir des États-Unis, si l'oliganthropie, laissée à elle-même, continue sa marche, elle y tuera et la race anglo-saxonne et les fils des immigrants, qui auront adopté entièrement les idées et les mœurs des Anglo-Américains.

De deux choses l'une, ou cette civilisation se modifiera profondément ou le peuplement du Nord-Amérique ne sera jamais qu'imparfait. Les patriotes comptent que dans un temps donné il sera peuplé de 600 millions d'hommes. Si la civilisation présente n'est rectifiée, cela ne sera certainement point.

En ce qui concerne l'avenir de la démocratie, il y a, dans la civilisation démocratique, en Amérique comme en France, un principe toxique. Ce qui le prouve, c'est que plus un peuple prend de cette civilisation, plus elle devient chez lui intense et universelle et plus il en meurt. Il s'agit de déterminer ce principe afin de l'éliminer.

Je crois avoir établi, tant par ce travail que par ceux qui l'ont précédé, que le poison contenu dans la civilisation du Massachusetts, comme dans celle de la Normandie et de la Gascogne, est une erreur sur le rôle de l'individu dans la famille et dans l'espèce, erreur qui n'est pas formulée, qui même est inconsciente, tant elle semble naturelle, mais qui dirige la vie des démocraties ploutocratiques et anti-égalitaires, comme celle de toutes les aristocraties, de toutes les élites du pouvoir, de la fortune, du savoir ou de l'esthétique.

C'est un ferment qui ne se développe qu'à la chaleur du bien-être et qui, chez les populations pauvres des États démocratiques, n'a point d'effet. Il ne commence à les stériliser qu'au fur et à mesure qu'elles s'élèvent à l'aisance. On peut concevoir une démocratie, dirigée par la science, qui n'en serait point atteinte. C'est à la démographie de sauver la démocratie en l'éclairant.

Il faut tout d'abord, et au plus tôt, faire la démographie de la France, commune par commune et décade par décade, depuis le commencement du siècle. Il faut, en Amérique, faire le même travail partout où il est possible, et notamment au Connecticut, au Rhode-Island et au Massachusetts. C'est la base indispensable des spéculations et des raisonnements ultérieurs. Les hommes et les femmes, qui sont voués aux choses intellectuelles, sont particulièrement nombreux dans cette partie de la Nouvelle-Angleterre. Il leur est impossible de donner à leur vie un emploi plus noble, plus utile, d'une plus grande portée scientifique et sociale.

Arsène DUMONT.